

Lettre de Roland Purnal à Jean Paulhan, 1951

Auteur : Purnal, Roland

Voir la transcription de cet item

Transcription

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Citer cette page

Purnal, Roland, Lettre de Roland Purnal à Jean Paulhan, 1951, 1951.
Société des Lecteurs de Jean Paulhan, IMEC, Université Paris-Sorbonne, LABEX
OBVIL ; projet EMAN (Thalim, ENS-CNRS-Sorbonne nouvelle).
Site *HyperPaulhan*
Consulté le 14/02/2026 sur la plate-forme EMAN :
<https://eman-archives.org/Paulhan/items/show/15093>

Copier

Information sur la lettre

Date1951
DestinatairePaulhan, Jean (1884-1968)
LangueFrançais

Informations sur l'édition numérique

Mentions légales

- Fiche : Société des Lecteurs de Jean Paulhan ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)
- Lettre : Ayants-droit de Jean Paulhan

ÉditeurSociété des Lecteurs de Jean Paulhan, IMEC, Université Paris-Sorbonne, LABEX OBVIL ; projet EMAN (Thalim, ENS-CNRS-Sorbonne nouvelle)
Notice créée par [Équipe HyperPaulhan](#) Notice créée le 09/04/2021 Dernière modification le 28/11/2025



RENDEZ-VOUS À LA CHARTREUSE

Pue l'onteur, certes, a mis la main sur un grand cas psychologique: un certain amour où l'homme ne compte pas. L'amour un peu bien équivoque qu'une jeune fille porte à sa propre sœur (depuis l'enfance), un amour qui la rend jalouse jusqu'à l'épuisement, un amour vraiment impossible et qui parfois se tourne en haine et dont elle essaye de se débarrasser... En vain, d'ailleurs, car un tel mal est, de soi, sans remède, etc.

Après une enfance villageoise assez malheureuse (leurs parents s'entendent comme chien et chat) ANNIE et sa sœur cadette sont emmenées à Nîmes par leur grand-père (un brave homme) et une vie nouvelle commence pour elles dans la demeure des grands-parents. Entrée au lycée, puis au stade (basket) rencontre ^{avec} quelques gars (Jean-Pierre, Henri, Jacques - des sportifs). Partout, Annie se montre jalouse des compagnes et des compagnons de sa sœur en point de se rendre malade. Elle ne s'entend avec personne, etc.

Mort du grand-père: ce deuil ne laisse pas de réjouir Annie, car, du coup, c'en est fait des tiers, des sorties et des rencontres. Elle pourra mener avec sa sœur

la vie recluse dont se jettent tyrannique rés (2)
depuis longtemps, Or donc, on se cloîture dans [51]
la vieille demeure. Est plus donnée pour l'étude
que la cadette, Annie s'emploie à lui donner le goût
du travail, elle y réussit à merveille. Elle la fait
triumpher au Bac et au 1^{er} Certificat de licence.

Annie ~~est~~ n'en reste pas moins obsédée de la peur
de perdre sa sœur. Il arrive qu'elle ~~se~~ l'égratigne,
qu'elle la rudie, qu'elle la blesse même. ~~C'est~~ ^{(et le sang coule).}
C'est qui lui vaut alors ce mot de la blessée :

« Je savais bien que tu étais jalouse de moi. Tu es
heureuse, c'est présent ? Tu pourrais me tuer, ça se voit
dans tes yeux. Et peut-être qu'un jour tu le feras.
Parce que tu m'aimes à ta manière... »

Tant et si bien qu'Annie arrive à reconquérir
toute l'affection de sa sœur. ~~C'est~~ Au point qu'elle...
(voir page 68.) (Scène que je trouve très belle).

Il semble pourtant que jusqu'ici Annie soit pure
de tout coupable équivoque. Elle n'aspirent qu'à
retrouver le royaume de l'enfance que chacun de nous
porte en soi. Hélas ! Elle ne pourrait prévoir que
l'enjeu monterait si haut. Après la scène de la page 68
~~et~~ (mentionnée + haut) Annie ne tarde pas à se rendre
compte que sa cadette est éprise d'elle - selon la chair.

Dès lors, la décision est prise. Elle se résout (3)
tout de bon et s'arrange pour lui faire épouser [51]
un écrivain. ("Mariage qui est une pèze" dira
plus tard la cadette. Ils se sont laissé marier
comme des enfants dans une comédie de patronage).

Alors fait, Annie s'installe à Paris,
y fonde quelque hebdomadaire et en devient la
rédactrice en chef.

Deux ans + tard, revenant à Nîmes,
elle retrouve sa sœur — qui mourra des suites
d'une fausse couche, etc.

(Tout cette fin est embrouillée en diable
et je ne suis pas sûr d'avoir bien compris).

Un tenant de Freud (ou Potachon) verrait sans doute en Annie
le type parfait de la délirante par trouble sexuel inco-
nscient.

Pour moi, cette Annie m'apparaît dans une sorte
d'innocence tragique. C'est un peu Phèdre malgré son
mistère. On ne sait d'elle que son angoisse et son
regret. Elle ne peut, certes, faire horreur tout de fait
pitie.

Au résumé, ce n'est pas indifférent. Bien que...
Ici aussi, le "bavardage" se donne carrière à l'ex-
traordinaire de rigueur, de fermeté.

Une certaine justesse de ton dans le dialogue